

DU MONDE ENTIER

FRITZ ZORN

MARS

PRÉFACE

D'ADOLF MUSCHG

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR GILBERTE LAMBRICHS



nrf

GALLIMARD

FRITZ ZORN

Mars

Fils d'une famille patricienne de Zurich, celui qui a écrit ce livre sous un pseudonyme fut ce qu'on appelle un enfant bien élevé. Dans la somptueuse villa, au bord du lac, régnait l'entente parfaite. Un certain ennui aussi, qui tient à la bienséance. Non sans humour, Zorn nous décrit les petits travers de ses parents. Humour ? Le mot est faible. Disons plutôt une noire ironie, celle du jeune homme qui, découvrant qu'il est atteint du cancer, pense aussitôt : naturellement.

Ce livre n'est pas une autobiographie. C'est une recherche, une analyse des causes de la maladie, entreprise, avec l'énergie du désespoir, par un condamné qui n'a pas voulu mourir sans savoir pourquoi.

Prisonnier de sa famille, prisonnier de son milieu, prisonnier de lui-même car il était, en tout, sage et raisonnable, Fritz Zorn présentait aux yeux du monde et, ce qui est bien plus grave, à ses propres yeux, l'image d'un jeune homme sociable, spirituel, sans problèmes. Le jour où cette façade a craqué, il était trop tard.

Trop tard pour vaincre le mal mais non pas pour écrire ce récit qui est non seulement bouleversant mais intéressant au plus haut degré : jamais les contraintes et les tabous qui pèsent, aujourd'hui encore, sur les esprits soi-disant libres, n'ont été analysés avec une telle pénétration ; jamais la fragilité de la personne, le rapport, toujours précaire et menacé, entre le corps et l'âme, qu'escamote souvent l'usage commode du terme « psychosomatique », n'a été décrit avec une telle lucidité, dans une écriture volontairement neutre, par celui qui constate ici, très simplement, qu'il a été « éduqué à mort ». Il avait trente-deux ans.

nrf

Je suis jeune et riche et cultivé ; et je suis malheureux, névrosé et seul. Je descends d'une des meilleures familles de la rive droite du lac de Zurich, qu'on appelle aussi la Rive dorée. J'ai eu une éducation bourgeoise et j'ai été sage toute ma vie. Ma famille est passablement dégénérée, c'est pourquoi j'ai sans doute une lourde hérédité et je suis abîmé par mon milieu. Naturellement j'ai aussi le cancer, ce qui va de soi si l'on en juge d'après ce que je viens de dire. Cela dit, la question du cancer se présente d'une double manière : d'une part c'est une maladie du corps, dont il est bien probable que je mourrai prochainement, mais peut-être aussi puis-je la vaincre et survivre ; d'autre part, c'est une maladie de l'âme, dont je ne puis dire qu'une chose : c'est une chance qu'elle se soit enfin déclarée. Je veux dire par là qu'avec ce que j'ai reçu de ma famille au cours de ma peu réjouissante existence, la chose la plus intelligente que j'aie jamais faite, c'est d'attraper le cancer. Je ne veux pas prétendre ainsi que le cancer soit une maladie qui vous apporte beaucoup de joie. Cependant, du fait que la joie n'est pas une des principales caractéristiques de ma vie, une comparaison attentive m'amène à conclure que, depuis que je suis malade, je vais beaucoup mieux qu'autrefois, avant de tomber malade. Cela ne signifie cependant pas que je veuille qualifier ma situation de particulièrement agréable. Je veux dire simplement

qu'entre un état particulièrement peu réjouissant et un état simplement peu réjouissant, le second est tout de même préférable au premier.

Je me suis donc décidé à noter mes souvenirs dans ce récit. Autrement dit, il ne s'agira pas ici de Mémoires au sens ordinaire mais plutôt de l'histoire d'une névrose ou, du moins, de certains de ses aspects. Ce n'est donc pas mon autobiographie que j'essaie d'écrire ici, mais seulement l'histoire et l'évolution d'un seul aspect de ma vie, même s'il en est jusqu'à présent l'aspect dominant, à savoir celui de ma maladie. Je voudrais essayer de me remémorer le plus de choses possible ayant trait à cette maladie, qui me paraissent typiques et importantes depuis mon enfance.

S'il faut donc que je me rappelle mon enfance, je dirai tout d'abord que j'ai grandi dans le meilleur des mondes possibles. D'après cette remarque, le lecteur intelligent comprendra tout de suite que l'affaire devait forcément mal tourner. D'après tout ce qu'on m'a raconté sur moi, j'ai dû être un enfant très aimable, éveillé, joyeux et même épanoui ; on peut donc supposer que j'ai eu une enfance heureuse. D'autre part, je songe ici à un article paru dans une rubrique consacrée aux ennuis psychologiques, où il était question d'un jeune homme qui n'arrivait pas à se débrouiller dans la vie, ne savait sur quel pied danser et ne se sentait pas capable de maîtriser son existence, ce qui était d'autant plus surprenant qu'il avait eu une enfance très heureuse. Le commentaire du brave homme de psychologue chargé du courrier était fort simple : si, à présent, le jeune homme en question se sentait hors d'état de prendre sa vie en main, incontestablement aussi son enfance n'avait pas été heureuse. Donc, si maintenant je réfléchis à la façon dont, jusqu'ici, j'ai pris, ou plutôt n'ai pas pris ma vie en main, je ne puis que supposer que moi non plus, je n'ai pas eu une enfance heureuse.

A vrai dire, il m'est difficile de me rappeler des détails par-

ticulièrement malheureux de mon enfance ; au contraire, tout ce qui m'est resté de mes jeunes années semble en général très satisfaisant et je trouverais exagéré de faire aujourd'hui, autour de quelques chagrins d'enfant, un bruit que ceux-ci ne méritent pas. Non, en vérité, tout allait toujours bien et même beaucoup trop bien. Je crois que c'est justement cela qui était mauvais : que tout aille toujours beaucoup trop bien. Dans ma jeunesse, presque tous les petits malheurs et, principalement, tous les problèmes m'ont été épargnés. Il faut que j'exprime cela encore plus précisément : je n'avais jamais de problèmes, je n'avais absolument aucun problème. Ce qu'on m'évitait dans ma jeunesse, ce n'était pas la souffrance ou le malheur, c'étaient les problèmes et, par conséquent, la capacité d'affronter les problèmes. Paradoxalement, on pourrait formuler la chose ainsi : le fait que je me trouvais dans ce meilleur des mondes possibles, c'était justement cela qui était mal ; le fait que dans ce meilleur des mondes tout n'était jamais que délices, harmonie et bonheur, c'était justement cela le malheur. Tout de même, un monde exclusivement heureux et harmonieux, cela ne peut pas exister ; et si le monde de ma jeunesse prétend avoir été un pareil monde, uniquement heureux et harmonieux, il faut qu'il ait été, dans ses fondements mêmes, faux et menteur. Je vais donc essayer d'exprimer les choses de la façon suivante : ce n'est pas dans un monde malheureux que j'ai grandi mais dans un monde menteur. Et si la chose est vraiment bien menteuse, le malheur ne se fait pas attendre longtemps ; il arrive alors tout naturellement.

A ce propos, je voudrais ajouter une remarque sur la composition chronologique de mes souvenirs de jeunesse : je crains que l'articulation temporelle soit presque entièrement absente de ce récit. En effet, ce ne sont pas tellement des événements isolés (qu'on peut fort bien placer les uns à la suite des autres, en ordre chronologique) que je vais raconter, je vais plutôt essayer de distinguer clairement, pour moi, diverses étapes de conscience dont, le plus souvent, je n'arrive pas

à me rappeler quand il s'est agi d'un simple soupçon, quand d'une évolution plus ou moins nébuleuse et quand d'une certitude. De plus, dans mes jeunes années, je n'aurais pas encore du tout été capable de formuler mes impressions et de prendre conscience de mes réactions. C'est pourquoi aujourd'hui je réunirai beaucoup de choses dans le temps tout autrement que je ne l'aurais fait lorsque je les vivais en réalité. Si bien qu'en ce qui concerne quantité de petits faits isolés, je ne saurais plus dire en quelle année de ma vie ils ont effectivement eu lieu.

Le thème le plus important de l'univers de ma jeunesse est sans aucun doute l'harmonie, dont j'ai déjà parlé. Je ferai abstraction ici de mes années d'enfance proprement dite – ou de ma seule petite enfance – afin de ne pas risquer de projeter dans mon enfance quelque chose qui me paraisse probable et plausible, faute de me rappeler que je l'aie concrètement vécu. Il sera donc tout de suite question du monde tel que je le vivais en tant que petit garçon. Eh bien, ce monde était harmonieux à l'extrême. On ne comprendra jamais assez à quel point la notion d'harmonie était totale. J'ai grandi dans un monde si parfaitement harmonieux que même le plus fieffé harmoniste en frémirait d'horreur. L'atmosphère, chez mes parents, était prohibitivement harmonieuse. Je veux dire par là que, chez nous, il fallait que tout fût parfaitement harmonieux, que tout ne pouvait être, en aucune façon, autre qu'harmonieux, que la notion même ou la possibilité de l'inharmonieux n'existait pas. Ici l'on objectera aussitôt que l'harmonie totale est du domaine de l'impossible, qu'il ne peut y avoir de lumière que là où il y a aussi de l'ombre et que cela ne doit pas aller trop bien pour la lumière si elle ne sait pas que l'ombre existe ou refuse de l'entendre. Et je suis d'accord avec cette objection.

La question hamlétienne qui menaçait ma famille se présentait ainsi : être en harmonie ou ne pas être. Tout devait être harmonieux ; quelque chose qui posât un problème, cela ne devait pas exister car c'eût été la fin du monde. Tout

devait être sans problème ; ou, si ce ne l'était pas, il fallait le rendre tel. Il ne devait y avoir, sur tout, qu'une opinion, car une divergence d'opinion eût été la fin de tout. Aujourd'hui je comprends bien pourquoi, chez nous, une divergence d'opinion eût été l'équivalent d'une petite fin du monde : nous ne pouvions pas nous disputer. J'entends par là que nous ne savions pas comment on s'y prenait pour se disputer ; tout comme quelqu'un peut ne pas savoir comment on joue de la trompette ou comment on prépare la mayonnaise. Nous ne possédions pas la technique de la dispute et c'est pourquoi nous nous en abstenions, comme un non-trompette ne donne pas de concerts de trompette. Dès lors, nous en étions réduits à ne jamais en arriver à la situation de devoir nous disputer : tout le monde était toujours du même avis. Toutefois, s'il se trouvait qu'apparemment ce n'était pas le cas, selon nous il devait forcément y avoir un malentendu. C'était donc seulement par erreur qu'il avait paru y avoir une divergence d'opinion ; les opinions n'avaient été divisées qu'en apparence et, une fois le malentendu dissipé, il devenait évident que toutes les opinions étaient bel et bien identiques.

Je doute d'avoir appris de mes parents le mot « non » (c'est peut-être bien à l'école qu'il est entré un jour dans mon vocabulaire) ; en effet, on ne l'employait pas chez nous, puisqu'il était superflu. Le fait qu'on disait oui à tout n'était pas senti comme une nécessité gênante, voire une contrainte ; c'était un besoin ancré dans la chair et dans le sang, éprouvé comme la chose la plus naturelle du monde. C'était l'expression de l'harmonie totale. Au fond, le seul fait de dire oui était une nécessité (même si elle n'était pas ressentie consciemment) : en effet, combien cela n'eût-il pas été épouvantable si quelqu'un avait un jour dit non ? Alors notre monde harmonieux eût été placé dans un contexte qu'il ne pouvait pas affronter et qu'il lui fallait à tout prix maintenir « à l'extérieur ». C'est pourquoi nous disions tout bonnement oui. Il est sans doute impossible de naître conformiste, aussi ne puis-je pas me définir comme le conformiste-né ; mais je

constate que je fus le conformiste parfaitement éduqué.

Jusqu'à quel point, pour nous – ou peut-être seulement : jusqu'à quel point, pour moi – ce non éternellement inexprimé faisait figure de squelette dans un placard, il m'est difficile de le mesurer aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, ce squelette a tout de même dû bouger à un moment quelconque ; mais je n'arrive pas à m'en souvenir. Il a dû bouger sans doute avec beaucoup de prudence. De toute manière, mes parents n'auraient pas pensé aux squelettes et n'auront probablement pas entendu ce à quoi ils ne pensaient pas. Mon propre goût était beaucoup plus macabre que celui de mes parents ; peut-être, quand j'étais petit garçon, l'ai-je entendu quelquefois sans m'en rendre compte.

Cela ne doit pas être sans rapport avec le fait que non seulement dire non était du domaine de l'impossible mais qu'il nous était, souvent aussi, extrêmement difficile de dire quoi que ce soit. Quiconque disait quelque chose était plus ou moins obligé de se rappeler que les autres devaient et voulaient toujours répondre oui à ses paroles, de sorte que par délicatesse nous évitions toutes les paroles que les autres conformistes auraient eu du mal à approuver avec naturel. Lorsqu'il s'agissait de prononcer un jugement sur la façon dont on avait apprécié quelque chose, par exemple un livre, il fallait, comme aux cartes, envisager les réactions possibles des autres avant de jouer la sienne, afin de ne pas risquer de dire quelque chose qui ne fût pas assuré de l'approbation générale. Ou bien nous réservions notre jugement jusqu'au moment où nous pouvions espérer que quelqu'un d'autre prendrait les devants et avancerait son opinion, à laquelle nous pouvions alors nous ranger. Nous attendions donc que quelqu'un lâche enfin le morceau et déclare, par exemple, qu'il l'avait trouvé « beau ». Sur quoi, nous aussi nous le trouvions tous « beau », et même « merveilleux » ou « formidable ». Cependant, si le premier qui parlait avait dit « pas beau », nous l'aurions pareillement approuvé et l'aurions aussi trouvé « pas beau du tout » et même « abominable ».

Je m'habituai à ne porter aucun jugement personnel, mais au contraire à toujours adopter les jugements des autres. Je m'habituai à ne pas apprécier les choses par moi-même mais à n'apprécier jamais que les choses bien : ce que les autres considéraient comme bien me plaisait aussi et ce que les autres n'estimaient pas bien, je ne l'approuvais pas non plus. Je lisais de « bons livres » et ils me plaisaient, parce que je savais qu'ils étaient « bons » ; j'écoutais de la « bonne musique » et elle me plaisait pour la même raison. Mais ce qui était « bon », c'étaient les autres qui en décidaient et jamais moi. Je perdis toute aptitude à la spontanéité dans le domaine des sentiments et des préférences. J'avais appris que la musique classique était « bonne », mais que les chansons à succès et le jazz étaient « mauvais ». C'est pourquoi j'écoutais de la musique classique, comme mes parents, et je la trouvais « bonne », et j'abhorrais le jazz dont je savais qu'il était « mauvais », bien que je n'en eusse encore jamais entendu et que je n'eusse pas la moindre idée de ce qu'était en réalité le jazz. J'avais seulement entendu dire qu'il était « mauvais » et cela me suffisait.

A ce propos me revient en mémoire une autre prédilection douteuse, datant de ma jeunesse : celle que j'avais pour les « choses élevées » dont il sera encore abondamment question. Je savais – pour m'en tenir à cet exemple – que le jazz était mauvais mais je voyais que tous mes camarades de classe et généralement tous mes contemporains aimaient écouter du jazz et des chansons à succès ainsi que tout sorte de « mauvaise musique », si bien que j'en vins à la conclusion suivante : il se trouvait que j'avais déjà remarqué ce qui était « bien » et que j'avais atteint les « choses élevées » ; j'avais déjà compris ce qui était bon ou mauvais. Mes camarades de classe, un peu attardés, en étaient restés au niveau de la « mauvaise » musique, alors que moi je m'étais élevé d'un bond jusqu'aux hauteurs de la « bonne ». Le fait que je n'avais fait aucune comparaison, que je n'avais jamais choisi entre l'un et l'autre genres de musique mais que j'avais accep-